

Bernadette BOISSIE DUBUS

## **L'été de la dame en blanc**



Cher ami et lecteur,

Peut-être allez-vous être désorienté par quelques tournures de phrases déroutantes, des expressions insolites... Si c'est le cas, n'oubliez pas que je suis née à Frontignan, le quinze septembre mille neuf cent cinquante deux, les pieds dans la Méditerranée, la tête dans la garrigue - certainement aussi dans les étoiles - tout près de Sète où, paraît-il, on meurt deux fois... Bien sûr, on n'y parlait pas, on n'y parle toujours pas, comme à Paris, à Lille ou ailleurs... J'ai décidé de garder la manière de s'exprimer de mon pays. Je sais, ce n'est pas toujours du français correct et cela vous fera sourire. Mais si vous vous laissez emporter par l'histoire, je suis prête à parier que vous allez y découvrir, derrière les mots étranges, les phrases déconcertantes, l'odeur du thym et du romarin, la douceur du crépuscule les soirs d'été lorsque la terre respire enfin après la canicule... Ecoutez bien le chant de ce coin du monde. De Marseille à Toulouse en passant par les Pyrénées, vous êtes bien en France mais pas tout à fait... C'est l'accent qui fait la différence...

Que les «aussi sec», les «c'est le bouquet», les «tu me pompes l'air», vous accompagnent dans votre découverte de ma dame blanche qui n'a rien d'une fille de la capitale.

Ces mots, ces phrases, je les dédie à ma mère qui les maniait avec une admirable virtuosité et qui me les a transmis comme les lui avait transmis sa mère, et ainsi depuis des générations.

Cher ami et lecteur, bon voyage dans ce livre qui n'a pas la prétention d'être un chef-d'œuvre mais qui, je l'espère, vous fera rêver.



## CHAPITRE I

- Au secours ! A l'aide !

Elle hurle comme un animal blessé hurle à la mort. Il voudrait la rejoindre, répondre à son cri désespéré. Mais sa voix tragique se perd dans un piétinement de chevaux affolés que l'odeur du feu, tout près, excite. Il ne voit plus que la masse rousse de ses cheveux flotter au vent du soir. La foule devient hystérique et une odeur nauséabonde de chair consumée lui soulève le cœur. Au loin, perdu dans la fumée bleue qui monte inlassablement vers le ciel, le château, symbole de leur défaite, subit les outrages des soldats du roi. Une petite route dans la nuit, et tout s'éteint, c'est le grand saut dans l'inconnu, le néant.

Olivier, en se débattant, dégringola du lit, emportant dans sa chute ses draps chiffonnés. Rude retour à la réalité... Son lit ressemblait à un champ de bataille où se seraient affrontées plusieurs légions...

Au dehors, la ville dormait encore, indifférente aux terreurs nocturnes des humains. Il n'était que cinq heures du matin... Juin s'achevait, avec son cortège d'examens ratés, d'échecs en tous genres, laissant au jeune homme le goût amer de la défaite. Il ouvrit la fenêtre sur un petit jour blafard pointant timidement son nez dans un ciel mauve bleuissant. Au rez-de-chaussée, la vieille boulangerie était déjà éclairée et une bonne odeur de pain chaud montait jusqu'à lui.

Olivier était anxieux. Depuis des nuits et des nuits le cauchemar se répétait, de plus en plus précis, de plus en plus réel. Il devait bien admettre qu'il avait peur, dans

l'obscurité de la nuit, des démons qui hantaient son sommeil.

Le soir, il hésitait à s'endormir, lisait très tard, buvait une quantité impressionnante de café, mais la fatigue avait toujours raison de sa vigilance, et il glissait dans son rêve sans même s'en apercevoir. Alors l'horreur recommençait. La lumière du brasier humain l'arrachait au monde rationnel, et cette fille aux cheveux de feu l'appelait au secours.

La nuit qui s'achevait le laissait hagard, épuisé, incapable d'un raisonnement logique. Pourtant, c'était un jeune homme comme les autres, pas plus porté sur le surnaturel que la plupart de ses contemporains. Un jeune homme ordinaire, ni solitaire ni introverti.

Alors que signifiait cette soudaine démente ? Il n'en finissait pas de se poser la question, peu rassuré sur son propre devenir. Allait-il finir fou, prisonnier à tout jamais de cet horrible rêve ?

Mais le jour venait apaiser ses craintes et, à la clarté du soleil, ses terreurs de la nuit lui semblaient risibles. Pourtant, il n'avait jamais osé en parler à ses amis, certain de provoquer l'hilarité générale. Les seuls témoins de sa lente descente aux enfers étaient son petit appartement vétuste, situé dans une rue sombre et étroite de Montpellier et la foule de fantômes résidant dans les logements délabrés du quartier. L'immeuble d'en face s'écroulait sous le poids des ans, derrière ses volets fermés et ses portes que plus personne n'ouvrait depuis longtemps. Il pouvait voir l'intérieur de l'appartement le plus proche, aux vitres cassées, et la vieille cheminée de marbre couverte de toiles d'araignées.

Chez lui, il grelottait l'hiver, étouffait l'été, mais il aimait trop le calme troublant de cette rue, si près du centre ville et pourtant si éloignée du tumulte, pour déménager. Il avait bien songé à se trouver une chambre

en cité universitaire, mais ses maigres finances ne lui permettaient pas de cumuler loyer et frais journaliers de nourriture et de fournitures scolaires.

Cet appartement, il en avait hérité de ses grands-parents, plus un petit pécule qui fondait comme neige au soleil. Pour arrondir les fins de mois difficiles, en plus de sa bourse d'étude, il donnait des cours du soir à des élèves de l'école primaire qui, insensibles à sa naïve bonne volonté, lui ôtaient à tout jamais l'envie d'être instituteur.

Passionné de psychologie, il s'était inscrit en première année de lettres et sciences humaines, à l'université, un peu par goût, un peu parce qu'il ne savait pas encore que faire de sa vie. Toutefois, la réalité ne correspondant pas toujours à ses aspirations, les cours l'ennuyaient. Il passait ses journées à bailler sur les bancs des amphis surchargés propices aux siestes. Chaque soir, en retrouvant cet appartement d'un autre âge dont l'odeur forte d'humidité imprégnait ses vêtements, il savait qu'il aurait à se battre contre les démons nocturnes qui l'obsédaient.

Dans les ruelles mal éclairées, il n'y avait pas âme qui vive. La majorité des habitants étaient des personnes âgées, et la moitié du quartier trop vétuste pour être habitée. Cet abandon des hommes donnait à cet endroit des allures de ville fantôme et expliquait, peut-être en partie, ses fantasmes nocturnes...

Au-dessus des toits, l'horizon commençait à rougeoyer, annonçant le lever du jour.

Il alluma la radio, enfila un vêtement à la hâte et descendit s'acheter des croissants, de quoi oublier n'importe quelle catastrophe. Aujourd'hui, commençaient les vacances. La veille, ils avaient décidé, avec ses copains Thierry et Marc, d'aller à la mer. Quant à la soirée, ils avaient projeté de fêter dignement, dans un restaurant de Sète, l'échec spectaculaire à tous ces

examens pour lesquels ils n'étaient pas plus motivés les uns que les autres.

A dix heures du matin, il claqua la porte sur sa fragile tranquillité, avec toute la désinvolture de ses vingt ans...

\*\*\*

- Ah, mes amis, que la vie est belle ! J'attendais ces vacances depuis le début de l'année. Je ne dois pas être fait pour les études... Ni pour travailler non plus, à mon avis... J'ai beau creuser ma petite tête, je n'y trouve pas la moindre envie de poursuivre ces cours d'économie où je crève d'ennui... Enfin, oublions cette année tragique, c'est bientôt juillet, à nous les petites touristes !

- Mon pauvre Marc ! rétorqua Thierry. Tu ferais mieux d'abandonner et de passer un CAP de livreur de pizzas. Quoique tu sois capable de les manger en route... Quant aux filles, mon vieux, je crains fort que tu ne sois obligé de mettre un terme à ta piteuse carrière de séducteur. Tu sais bien, que c'est Olivier qui les fait craquer. Il faut t'en faire une raison...

- La barbe ! soupira Marc lamentablement. Mais qu'est-ce qu'elles lui trouvent à celui-là ? Non seulement il ne drague pas, mais je te parie qu'il ne les voit même pas ! Pourquoi faut-il que ce soient les « intellos » fragiles qui plaisent aux nanas ? Si j'étais du sexe féminin, je te prie de croire que je préférerais les costauds. Un peu dans mon genre...

Agacé par ces propos sur son propre compte, Olivier se mit en colère :

- Dites donc vous deux, si je vous gêne, vous pouvez rentrer à pied. Dix kilomètres vous feraient du bien pour vous remettre les idées en place. Vous n'êtes



pas obligés de vous payer ma tête chaque fois que vous forcez trop sur le vin blanc.

- D'accord, je me tais, mais je n'en pense pas moins. Mes aïeux ! Quel repas ! Je crois avoir trop pris d'huîtres ou peut-être trop de seiche à la rouille... A moins que ce ne soit la faute du steak et des frites ou la friture de jols qui n'était pas fraîche. Je me demande si c'était bien raisonnable de faire tous ces mélanges.

- Raisonnable ? Tu plaisantes ? Dans ta bouche, c'est vraiment un mot incongru... ironisa Thierry.

Marc fit un geste de dépit et s'insurgea :

- Oh ! Toi, depuis que tu fréquentes Olivier, tu deviens aussi rabat-joie que lui. Et puis, ce n'est pas moi qui conduis, vous ne me laissez jamais le volant. Je peux boire tout à loisir, très chers, c'est dit dans le code de la route !

Ni Thierry ni Olivier ne daignèrent répondre à cette provocation. La dernière fois qu'ils avaient eu la mauvaise fortune de laisser le volant à Marc, ils avaient eu si peur, qu'ils s'étaient jurés de lui interdire, à tout jamais, la conduite nocturne. La voiture avait effectué une embardée spectaculaire avant de se retrouver le nez planté dans le fossé, en travers de la route. Dans la nuit chaude et claire, une petite brume commençait à se lever sur les étangs de Maguelone. La lune, gros ballon sans amarre, faisait miroiter l'eau, au-dessus des flamants roses endormis, comme un phare déchirant l'obscurité. Etrange nuit...

Olivier se taisait, mal à l'aise, sans pouvoir préciser ce qui le tracassait. Marc et Thierry chahutaient bruyamment à propos de leurs récentes conquêtes, mais l'ineptie de leur conversation ne suffisait pas à expliquer l'angoisse qui l'étreignait. Près du carrefour de Lattes à Palavas, il freina brusquement au milieu de la chaussée, mettant un terme à l'inévitable dispute qui s'annonçait

entre ses deux passagers. Sur le bas côté il avait aperçu une forme humaine couchée dans le fossé.

Marc ne manqua pas, avec sa distinction coutumière, de faire remarquer :

- Ça ne va pas non ? Tu es cinglé ? J'ai failli m'écraser le nez sur ton siège ! Tu ne peux pas faire attention ? Après, vous aurez le culot de dire que c'est moi le chauffard !

- C'est bon, Marc, tais-toi, s'irrita Olivier. J'ai vu quelqu'un allongé dans le fossé à dix mètres d'ici.

- Il ne manquait plus que ça ! C'est un clochard qui dort ou c'est un cadavre. Alors, laisse tomber, j'ai envie de dormir, pas d'avoir des histoires avec la gendarmerie ni de me faire insulter par un « poivrot »...

Olivier s'emporta :

- Marc, tu me pompes l'air à la fin ! J'aurais été très étonné que tu dises le contraire. Quand cesseras-tu de ne penser qu'à ta petite personne ? Tu sais ce que veut dire « non-assistance à personne en danger » ? On y va, mon vieux, et si tu as la trouille tu peux rentrer à pied.

Marc se tut, vexé.

La route était déserte. A deux heures du matin, les noctambules étaient encore dans les boîtes de nuit et le commun des mortels couché dans son lit.

Olivier recula. Ils aperçurent un corps dans les hautes herbes. Le jeune homme soupira. La fatigue le gagnait. La soirée n'était pas terminée. Marc avait raison. C'était probablement un clochard qui ronflait... Un pauvre type qu'ils allaient déranger pour vérifier s'il était ou non, en vie. Les sarcasmes de Marc résonnaient déjà dans son cerveau épuisé par trop de nuits blanches.

Mais la réalité fut tout autre. Marc, comme à l'accoutumé, jura grossièrement :

- Zut alors ! Mais c'est une nana ! Qu'est-ce qu'elle fabrique là ?

- Drogée, peut-être ? suggéra Thierry. Le mieux, c'est d'y aller voir.

- Et si elle est morte, interrogea Marc ?

- Nous irons à la police, bien entendu. Tu ne comptes pas, j'espère, te sauver en courant ou tourner de l'œil ?

Marc haussa les épaules et Thierry s'approcha de la jeune fille :

- Elle respire... Elle n'a pas l'air blessée... Holà, Mademoiselle, réveillez-vous ! Vous ne pouvez pas rester là... Vous m'entendez ?

Elle ne répondit pas. Il fallut que Thierry la secoue pour la faire bouger.

La jeune fille ouvrit les yeux et les considéra un moment l'air hébété, comme s'ils avaient été des extra terrestres. Ensuite, elle se mit à hurler de toutes ses forces, essaya de s'enfuir, mais elle trébucha, s'écroula et se recroquevilla sur l'herbe humide.

- Voilà ! Elle ameute la population maintenant ! C'est le bouquet ! On va croire que nous l'avons agressée. Laissons-la ici, c'est une folle. Nous alerterons la gendarmerie, ils viendront la ramasser eux-mêmes.

Olivier était furieux.

- Bon sang ! Marc ! Arrête tes délires ! Tu es vraiment infect quand tu as bu !

- Cessez un peu de vous disputer, tous les deux, intervint Thierry. Vous lui faites peur. Marc, passe-lui ta veste, elle tremble comme une feuille, elle est trempée. Elle a dû tomber dans l'étang pour être aussi mouillée... Nom d'un chien, Mademoiselle, levez-vous. Nous ne sommes pas des sauvages.

La terreur se lisait dans son regard posé sur les trois amis. A la lumière des phares, l'expression de son visage troublait Olivier. Cette pâleur de porcelaine, ces grands yeux verts... Elle ressemblait à s'y méprendre à la jeune fille de ses rêves. La même robe blanche aux

manches bouffantes, les mêmes chaussures en lanières de cuir grossier, et surtout, ses cheveux, roux comme la pleine lune. Tout, dans son aspect physique, semblait sortir d'un livre d'Histoire.

Elle voulut parler, mais, à leur grand étonnement, son langage était incompréhensible.

- Elle est portugaise, affirma Marc.

- Portugaise ! Mais tu dis n'importe quoi, ma parole ! Comme si tu connaissais le portugais, toi ! Tu n'es jamais sorti de ton trou...

La tension devenait électrique.

- Arrêtez ! Ce n'est pas le moment de vous disputer, cria Thierry.

Puis, s'adressant à la jeune fille, il supplia :

- Mademoiselle, je vous en prie, levez-vous, vous allez prendre froid.

Elle hésita. Puis, comme à regret, finit par accepter la main tendue de Thierry et grimpa sur le talus qui bordait la route. Cependant, ils n'étaient pas au bout de leur étonnement. Elle hurla littéralement en voyant la voiture, et Thierry, décontenancé, faillit la lâcher et la laisser choir dans le fossé.

- Ben mon vieux, commenta Marc laconique en parlant de la 2cv d'Olivier, je trouvais déjà ta voiture moche, mais à ce point...

- Marc, tu te tais ou je te laisse sur place. Vu ?

- Bon, ça va, ne t'excite pas ! Tout le monde le sait que ta voiture est préhistorique, il n'y a qu'à la regarder, d'ailleurs... Mon vieux, quel humour !

Après bien des hésitations, la jeune fille finit par accepter de monter dans la voiture. Recroquevillée sur le siège arrière, elle sanglotait doucement. Dans ses cheveux maculés de boue, un vieux peigne serti de strass laissait échapper quelques mèches rebelles. Elle était d'une beauté sauvage, et l'ovale de son visage rappelait les madones des églises romanes.

Thierry essaya de l'approcher mais sans trop d'illusion.

- Ecoutez, vous avez certainement eu un accident. Je crois qu'il vaut mieux alerter la police.

Olivier s'interposa : - Laisse tomber, elle ne comprend rien à ce que tu dis. Et puis imagine la scène au poste de police. D'abord, elle va s'évanouir à la vue des gyrophares et ils vont la matraquer de questions. Ça m'étonnerait qu'ils fassent dans la dentelle chez les flics ! ... Ils sont capables de la mettre en garde à vue toute la nuit pour lui faire avouer qu'elle se drogue, qu'elle a été violée ou je ne sais quoi encore. Regarde-la dans cet accoutrement ridicule. Pense à la tête du planton de service quand il va la voir ! Non, laisse tomber. Demain nous y verrons plus clair.

- Mais on ne va pas la garder toute la nuit ! Que veux-tu en faire ?

- Il n'a qu'à se la garder chez lui s'il y tient, s'énerva Marc. Ce n'est pas moi qui vais la ramener à la maison. Ma mère en ferait une maladie. Je me vois mal la cacher dans ma chambre...

- Personne ne te demande rien. Je peux la prendre chez moi. Je crois qu'elle a vraiment besoin de se reposer et ce n'est pas la peine d'être désagréable.

- Excuse-moi, tu as raison. Cette fille me rend nerveux. Vous ne m'enlèverez pas de l'idée qu'il y a quelque chose de louche. Regardez-la... Vous la trouvez normale, peut-être ? Elle a l'air de sortir d'une fresque historique. Je n'ai pas entendu dire qu'on tournait un film dans la région... Non, croyez-moi, cette « nana » va nous attirer des ennuis, je le sens. Dommage de ne pas avoir pu la laisser sur la route ! Elle a l'air d'un fantôme. Vous n'avez pas entendu parler de la dame blanche, à Palavas ? Régulièrement, elle fait sa petite apparition et disparaît aussi sec... Si elle pouvait en faire autant...

Mais la pauvre fille ne daigna pas satisfaire aux désirs de Marc. Elle demeura dans la voiture, désespérément vivante. Elle paraissait épuisée comme si elle avait couru toute la nuit, et des cernes bruns ornaient ses yeux. Olivier était désespéré. Ses rêves resurgissaient du plus profond de ses nuits maudites comme autant de mauvais génies.

Il déposa Marc et Thierry chez eux et gara la voiture dans une petite rue adjacente à la sienne. Tenant par la main la jeune fille qui se laissait traîner, il regagna son appartement. Leurs pas résonnaient, lugubres, dans le silence des rues désertes. Les propos de Marc sur la dame blanche de Palavas le rendaient nerveux. La dame blanche... Cette femme qui apparaissait régulièrement aux conducteurs et disparaissait en hurlant de frayeur faisait couler beaucoup d'encre et de salive depuis des décennies. Mais personne n'avait jamais pu prouver la réalité de ce phénomène.

De toute façon, aux dires des personnes entrées en contact avec elle, elle n'apparaissait jamais que quelques brefs instants, et Olivier était sceptique sur ce sujet. La jeune fille qui marchait à ses côtés n'avait rien d'un fantôme ni d'une hallucination collective. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'y penser et avait hâte d'être au lendemain pour chercher une explication rationnelle.

Il alluma la lumière en rentrant dans la salle à manger. Elle sursauta, surprise, et roula des yeux d'animal effrayé. Elle se réfugia derrière le canapé et refusa d'en bouger, s'y accrochant comme on s'accroche à une bouée dans la tempête. Olivier lui tendit la main. Elle porta son bras à son visage pour se protéger d'hypothétiques coups et Olivier soupira de lassitude. Ni les mots gentils ni les gestes rassurants n'eurent raison

de la panique sauvage qui l'habitait. Olivier lui dit d'une voix douce :

- Je ne vous veux aucun mal, rassurez-vous. Désirez-vous une boisson chaude ou manger quelque chose ? C'est vrai, suis-je bête... Vous ne comprenez rien à ce que je dis, n'est-ce pas ? Venez vous coucher. Je vous laisse mon lit.

Il lui tendit la main, mais la jeune fille refusa de se lever s'agrippant toujours désespérément au canapé. Olivier eut pitié d'elle. Il lui posa un coussin par terre, elle s'y pelotonna comme un petit chat. Elle grelottait, malgré la chaleur étouffante de la nuit, de fatigue sans doute, à moins que ce ne soit de peur.

Malgré la chaleur ambiante, il se résolut à lui donner une couverture et à lui préparer une boisson chaude. Lorsqu'il revint de la cuisine, une tasse de thé brûlant sur un petit plateau avec quelques biscuits, il la trouva endormie, à même le sol, blottie derrière le canapé.

- Le petit animal sauvage s'est fait son terrier, murmura-t-il...

Il n'eut pas le cœur à la réveiller et la couvrit comme on couvre un enfant. L'inconfort du carrelage ne semblait pas la gêner.

Il lui fallait, lui aussi, prendre un peu de repos pour ne pas craquer. Il ne devait plus penser, ne plus se poser d'inutiles questions qui, de toutes façons, resteraient sans réponses. Le plus sage était de ne plus échafauder d'hypothèse. Son esprit était désormais incapable de raisonner sainement, trop épuisé par toutes les nuits blanches précédentes.

Il était quatre heures du matin... Il s'endormit, près d'elle, sur le canapé, à la merci de ses démons nocturnes le guettant dans l'ombre.

Vers dix heures, ils furent tous deux réveillés par de grands coups frappés à la porte. Marc venait aux nouvelles. La jeune fille n'avait pas bougé de la nuit, et Olivier, pour la première fois depuis des semaines, avait pu se reposer sans faire de cauchemar.

Marc apporta par sa seule présence, un peu de fraîcheur dans l'atmosphère pesante de l'appartement. Sa gentillesse n'avait d'égale que son incommensurable maladresse et sa grossièreté légendaire.

- J'apporte des croissants. Notre dame blanche a-t-elle retrouvé la mémoire ?

- Pense-tu ! Elle a dormi sur le carrelage toute la nuit. Je ne sais pas comment la prendre. Mais arrête de l'appeler ainsi, ça me rend nerveux... D'ailleurs, elle n'a pas disparu... Elle est bien vivante, au contraire, et inabordable.

- Attends un peu. Je vais essayer... Bonjour, Mademoiselle. Mince, vous êtes drôlement belle à la lumière du jour ! Comment allez-vous ce matin ?

Insensible aux compliments, la jeune fille ne daigna pas répondre, et s'assit le dos au mur en se balançant doucement d'avant en arrière. Elle gardait son air d'animal traqué et sa mine triste.

- Regardez, je vous ai apporté des croissants. Mangez-en un, ça ne peut pas vous faire de mal, et vous devez reprendre des forces.

Aucune réponse, seulement une moue dégoûtée pour tout remerciement. Mais Marc était tenace.

- Vous devez manger. Vous tomberez malade. Tenez, faites-moi plaisir...

Il s'approcha d'elle, innocemment, et n'eut pas le temps d'esquiver le coup de pied qu'elle lui décrocha sur le tibia avant de s'enfuir dans la cuisine.

Toujours débordant de tact, Marc conclut en hurlant :



- C'est une dingue, cette fille. Ne me dis pas que quelqu'un de normal peut se conduire de cette façon ! En plus, elle a une force, mon vieux ! Regarde, je vais avoir un bleu. C'est une handicapée mentale, une autiste, tiens ! Les autistes se comportent de cette façon, paraît-il...

Olivier répondit pensif :

- On dirait plutôt qu'elle a peur. Mais pourquoi ? Elle nous regarde comme si nous venions d'une autre planète. Pourtant, à supposer qu'elle soit étrangère, elle voit bien que nous ne sommes pas hostiles ! Peut-être a-t-elle pris un coup sur la tête ? Mais cela n'explique pas un comportement aussi bizarre.

Olivier se garda bien de dire à son ami ce qui le troublait le plus, à savoir la ressemblance incroyable entre cette fille, surgie de nulle part, et celle de ses cauchemars. Marc lui aurait ri au nez, à moins que son idée fixe d'avoir trouvé la dame blanche ne lui monte à la tête. Pouvait-on jamais prévoir les réactions de celui-ci ? Il pouvait passer du scepticisme le plus farouche à une imbécile superstition. Aussi, Olivier se contenta-t-il d'ajouter :

- Je pense qu'il faudrait la ramener sur la route de Maguelone, nous trouverons peut-être un indice et c'est le seul endroit qui puisse lui rendre la mémoire. Elle doit bien savoir ce qu'elle faisait là, bon sang ! A une heure pareille, on ne se promène pas pour prendre le frais !

- Thierry doit passer d'un instant à l'autre, attendons-le. Cette affaire ne me dit rien qui vaille. Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux la conduire au commissariat. Si elle est mineure, par-dessus le marché, nous risquons d'avoir des ennuis.

- Plus tard... Donnons-nous un peu de répit. Il faut tenter l'impossible. Regarde-la... Elle est assise par terre, au milieu de la cuisine. Elle a l'air d'un chien battu. Qu'allons-nous en faire ?

La question d'Olivier demeura sans réponse pour la bonne raison que personne, pas même Thierry arrivé depuis peu, n'en avait une.

A onze heures, ils prirent la route de Maguelone. Après bien des hésitations, des supplications, la jeune fille daigna quitter le coin de cuisine où elle s'était réfugiée et les suivit, à regret. Ils eurent tout le mal du monde à la faire monter dans la voiture de Thierry sous les yeux réprobateurs d'une vieille dame qui devait croire à un enlèvement.

- Si ça continue, observa Marc furieux, les gens vont nous prendre pour des kidnappeurs ou pire encore, des violeurs. Surtout dans ton quartier où il n'y a que des ringards. D'ici que nous ayons toute la police du canton aux fesses...

Personne ne rit de cette plaisanterie douteuse, et la jeune fille se décida enfin à monter dans la voiture sans plus faire de difficulté. La grand-mère resta sur le trottoir, hochant la tête, peu convaincue par le large sourire que lui adressa Olivier. La demoiselle, quant à elle, se tassa dans un coin du siège arrière et se boucha les oreilles au démarrage.

A Antigone, quartier titanesque étalant ses tentacules de faux bâtiments romains telle une pieuvre de béton, elle commença à se détendre. Dans le silence lourd qui s'était installé, sa petite voix fluette résonna étrangement.

- Je crois que je m'appelle Marquésia... Marquésia, je m'appelle Marquésia...

Elle poussa un cri et mit une main devant la bouche, étonnée de ses propres paroles, comme si elles étaient sorties de sa bouche sans son consentement.

Marc ne pouvait pas, lui, contenir sa colère, et jura :

- Merde alors ! Ça, c'est la meilleure ! Elle parle le français ! Mais elle se fout de nous, cette pin-up ! En plus, inventer un nom pareil ! Elle se paye notre tête, ma parole !

- Vous parlez le français ? ânonna bêtement Olivier, mettant en doute l'évidence. Ce n'est pas possible...

- Je ne sais pas. C'est quoi, le français ? Je ne comprends pas... Qui suis-je ? Qui êtes-vous ? Dites-moi d'où je viens. Je ne sais plus... Je vous en supplie, aidez-moi, aidez-moi...

Sa voix se perdit dans un sanglot. Elle était si pitoyable dans sa détresse que plus personne n'osa mettre en doute sa bonne foi. Même Marc, le plus incrédule, comprenait que son désarroi n'était pas feint. Elle avait vraiment l'attitude d'une amnésique et la petite promenade sur la route de Maguelone ne pouvait pas lui rendre la mémoire. Cela aurait été trop beau...

Maintenant qu'elle avait retrouvé l'usage de la parole, elle pouvait communiquer, mais avec difficulté. Elle ignorait ce qu'elle faisait sur cette route en pleine nuit, et d'où elle venait. Elle ne se souvenait que de son prénom, et encore, aucun des trois amis n'était certain qu'il fût le bon. Marquésia, un prénom ridicule, tout droit sorti d'un livre d'histoire, un prénom dont l'origine, perdue dans les brumes du temps, venait du fond du Moyen-Age, pour les narguer. Le costume, la coiffure, le prénom à présent, c'était trop. Venait-elle d'un bal costumé ainsi accoutrée ? Seul Olivier gardait un malaise indéfinissable, une crainte irraisonnée.

Assise à côté de lui, le nez collé à la vitre, Marquésia regardait défiler ce paysage inconnu. Elle s'agrippait à sa ceinture et la vitesse lui donnait la nausée. Près des étangs, les mouettes, en nuage compact, hurlaient et tournoyaient au-dessus de la décharge publique où elles se disputaient leur part de

nourriture. Sur cette ridicule tour de Babel d'ordures, les oiseaux construisaient leur royaume, et le ciel se couvrait de taches blanches. De l'autre côté de la route, les petits chevaux de Camargue paissaient, indifférents à l'agitation alentour. A perte de vue, les étangs déroulaient le miroir tranquille de l'eau qui, depuis des millénaires, baignait la côte.

Mais Marquésia restait indifférente à la beauté du site. Elle aurait voulu être ailleurs sans pouvoir dire quel était cet ailleurs. La sollicitude des trois hommes la touchait mais elle ne pouvait répondre à leurs interrogations. Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Elle n'en avait vraiment aucune idée. Tout lui semblait invraisemblable, irréel. Elle avait peur, une peur irrationnelle, viscérale qui s'accrochait à son ventre comme la fièvre des marais. Sa mémoire était aussi liquide que le décor.

Marc rompit le silence étouffant en râlant comme à l'ordinaire.

- Nous n'allons pas, tout de même, passer la journée à tourner en rond en voiture ? Allons plutôt nous baigner. A cette heure-ci, il ne doit pas y avoir foule. Mais, à mon humble avis, si vous voulez bien en tenir compte pour une fois, nous ferions bien de lui acheter un maillot et d'autres « frusques »... Sa robe est un peu démodée, non ?

Olivier sourit à Marquésia... Démodée, sa robe ? Le mot était faible. Elle n'était certainement pas en tissu synthétique, plutôt en coton grossier ou en lin et ses manches bouffantes aux longs poignets brodés frisaient le ridicule. Quant à ses chaussures, genre spartiates, on ne pouvait pas prétendre qu'elles étaient féminines... Olivier pensa aux chaussures à gros talons de sa sœur, et se dit qu'après tout, les jeunes filles étaient capables d'inventer n'importe quoi pour s'enlaidir... C'était peut-être la toute nouvelle mode chez les quinze ans...

Cependant, il était plus sage de lui acheter un maillot. Quelque chose lui disait que, Marquésia - autant l'appeler ainsi en attendant plus amples informations - ne voudrait pas se baigner en tenue d'Eve...

Marquésia, au bord de la crise nerveuse, fit une moue dégoûtée à la vue de tous les maillots qui lui furent présentés, refusa tout net d'en essayer un derrière un rideau, et prétendit qu'il était malsain de se baigner dans la mer à cause de toutes les mauvaises fièvres hantant le littoral. La vendeuse la regarda avec stupéfaction et disparut derrière ses rayons pour s'occuper de clientes moins fantasques.

Olivier tenta de la convaincre :

- Ecoute Marquésia, tu ne vas pas aller à la mer tout habillée ? Prends au moins un short ou un bermuda, je ne sais pas moi. Tu ne vas pas garder ta robe la journée entière, c'est une robe de bal, pas de plage !

Marquésia se mit à pleurer et les trois amis renoncèrent à la faire changer d'avis. Marc résuma, avec la finesse le caractérisant, l'opinion générale :

- Pourvu que nous ne rencontrions aucun copain... Je ne vous raconte pas la honte... Se trimbaler un cachet d'aspirine habillé en châtelaine, ce n'est pas ordinaire. On va en parler dans tous les clubs chauds du coin pendant des années...

Heureusement, Marquésia ne perçut pas la subtilité de l'ironie, ignorant probablement ce qu'étaient un cachet d'aspirine et un club chaud. Cependant, l'atmosphère resta tendue toute l'après-midi. La jeune fille ne quitta pas le coin de serviette où elle s'était blottie, refusa de se mettre pieds nus dans le sable et encore moins de goûter l'eau, même avec un seul orteil. Tous les yeux de la plage étaient braqués sur eux. Mais elle n'en avait cure.

Elle avait assez de mal à s'exprimer et à essayer de comprendre. Certains mots ne semblaient pas faire partie de son vocabulaire ni d'avoir de correspondance dans sa prétendue langue maternelle. Elle pouvait parler du ciel, de la mer, du soleil, de tout ce qui était naturel mais les mots tels que voiture ou radio la laissaient perplexe. Des voitures, elle semblait n'en avoir jamais vu, quant à la radio, elle sursautait chaque fois que quelqu'un tournait le bouton. Les trois amis se demandaient comment il était possible de perdre la mémoire à ce point...

Thierry, toujours pratique, suggéra d'acheter le journal au cas où un avis de recherche aurait été lancé la concernant. Mais c'est en vain qu'ils parcoururent les pages du Midi Libre. Nulle trace d'une quelconque disparition.

Par contre, un concours de mangeurs de spaghettis était prévu dans une discothèque. Alors Marc, grand buveur devant l'Eternel et grand dégustateur devant la foule des touristes admiratives, décida de laisser tomber la dame blanche qui refusait de disparaître pour s'occuper de filles bien vivantes, même si elles ne parlaient pas français. Thierry reconnut également qu'il en avait assez de courir avec un fantôme et choisit de l'accompagner.

Quant à Olivier, rien ni personne n'aurait pu le séparer de Marquésia dont le mystère exerçait sur lui une profonde fascination. Les idées les plus saugrenues trottaient dans sa tête et cette fille lui plaisait, décidément, plus que de raison. Qu'allait-il faire d'elle ? Comment l'occuper ? Et surtout, comment orienter les recherches pour y voir plus clair dans cette affaire démentielle ? Il ne savait pas par où commencer...

Il aurait donné cher pour connaître la relation entre ses rêves, Marquésia, et le Moyen Age... Il n'y en avait probablement aucune...

Ces longues nuits sans sommeil commençaient vraiment à perturber sa raison. N'était-il pas urgent de conduire la jeune fille chez un médecin ? Mais des fantasmes ou une intuition incoercible, l'empêchaient de réfléchir rationnellement.

Prétextant quelques emplettes en ville, il lui dit :

- Allons nous promener un peu. J'ai quelques livres à acheter.

Puis, réalisant l'accoutrement ridicule de sa compagne, il ajouta :

- Je te prête un de mes jeans. Tu ne peux pas aller en ville en robe de bal. Tiens, voilà aussi une chemise... Va les essayer dans ma chambre.

Marquésia s'exécuta à contre coeur et revint, la chemise devant derrière et le jean ouvert. Elle ne savait ni faire tenir les boutons ni fermer la fermeture éclair... Olivier dut finir de l'habiller et put contempler, à loisir, la finesse de sa peau et la splendeur rousse de ses longs cheveux. Dans le vert de ses yeux se lisait toute l'innocence du monde...

Il s'en voulut des pensées sensuelles qui se bouscullaient dans son esprit et détourna son regard de la jeune fille.

Et si Marc avait raison ? Elle avait une pâleur spectrale, aérienne. La Dame Blanche de Palavas resurgissait d'une ancestrale crainte du surnaturel. Olivier haussa les épaules en se parlant à lui-même et prit Marquésia par la main. Elle avait le comportement d'une petite fille dans un monde inconnu, pas d'un fantôme...

A cette heure de la journée, peu de monde osait affronter la chaleur de la ville. Sur la place de la Comédie, les trois Grâces, gardiennes immortelles de ce site, essayaient de faire oublier leur état de vulgaires copies, puisque les véritables statues coulaient des jours tranquilles, bien à l'abri, au musée. Elles défiaient imperturbablement les passants, pauvres humains ruisselants sous le soleil implacable. Dans cette fournaise, le théâtre, lui-même, semblait accablé. Du haut de ses majestueux escaliers, il contemplait la foule par ses grandes fenêtres vitrées éblouissées de lumière et semblait sommeiller, indifférent aux rumeurs feutrées du jour.

La foule se tassait sur les terrasses ombragées, près des jets d'eau, et la place était vide, abandonnée à ses pavés brûlants.

Olivier et Marquésia marchaient côte à côte, muets, tous deux perdus dans leurs pensées. La jeune fille, résignée, commençait à se détendre et à profiter de l'instant présent. Instant magique, pour elle, instant de répit, entre son passé oublié et un avenir inconnu.

L'eau des bassins était si limpide et il faisait si chaud qu'elle y plongeait, tout habillée et en ressortait trempée, en riant aux éclats. Olivier n'avait pas eu le temps de la retenir et les rares passants la regardèrent avec réprobation. Olivier la tira littéralement par la main et ils s'éclipsèrent. Son calvaire n'était cependant pas terminé.

Les vitrines des magasins exercèrent sur elle un attrait particulier, comme si elle n'avait jamais vu une vitre de sa vie. Avec horreur, Olivier la vit s'y précipiter, petit papillon attiré par la lumière artificielle. Inévitablement, elle s'y cogna, fit un bond en arrière, et sous les yeux terrifiés de son compagnon impuissant, les lécha copieusement pour sentir la fraîcheur du verre sous sa langue.



Au Polygone, vaste complexe commercial du centre ville, elle voulut absolument monter et descendre les escaliers roulants, manger une énorme glace qu'elle engloutît sans aucune retenue, rentrer et sortir par les portes automatiques sous les regards apitoyés des passants. Olivier surprit des mimiques compatissantes à son égard. Les nerfs à vif, il s'engouffra dans la librairie, pensant y trouver un peu de répit. Il dut l'arracher à son jeu stupide et l'obligea à le suivre dans les rayons surchargés, espérant qu'elle n'allait rien renverser dans sa maladresse. Sur le carrelage propre, les pas de Marquesia s'inscrivaient en larges traces dégoulinantes... Essayant de conserver un semblant de sang froid qu'il sentait s'amenuiser au fil des minutes, il se dirigea vers le rayon d'histoire du Moyen Age. Peut-être la vue de gravures d'époque l'aiderait-elle à se souvenir ? Absorbé par ses pensées, il ne vit pas Marquésia s'éloigner, et la retrouva quelques minutes plus tard devant l'ordinateur central, occupée à tripoter tous les boutons, émerveillée de voir des signes s'inscrire en vert brillant sur le petit écran.

- Vous cherchez un titre en particulier, Mademoiselle ? s'enquit une vendeuse agacée par le manège de la jeune fille.

- Non, non. C'est amusant, cet objet. A quoi cela sert-il ?

Olivier intervint.

- Viens, nous partons. Inutile de chercher là-dessus. J'ai trouvé ce que je voulais.

La vendeuse le regarda, compatissante. Elle aussi la prenait pour une débile mentale, et Olivier était malheureux de ne pouvoir rien faire pour elle. Des sentiments ambigus se bousculaient dans son esprit. Allait-il bêtement tomber amoureux de cette fille ? C'était vraiment la dernière des choses à faire, et cette idée provoquait en lui une panique incontrôlable.

D'étonnement en stupéfaction, il parvint quand même à la ramener chez lui où il put souffler un peu. Il n'avait même pas pris le temps de lui offrir un verre dans un café. Son comportement attirait l'attention de tout le monde et Olivier détestait être l'objet de la curiosité malsaine de ses contemporains. Quel terrible secret pouvait-elle cacher derrière cette apparente naïveté ? Comment était-il possible qu'il l'ait rêvée avec autant de réalisme, jusque dans les moindres détails de son habillement ? Jamais, même dans ses cours de psychologie, il n'avait entendu dire qu'il fut possible de rencontrer, dans la vie réelle, la femme de ses rêves...

Un piège infernal semblait se refermer sur lui, inexorablement, sans qu'il puisse se défendre.

Il prépara deux verres de jus d'orange bien frais et ils s'installèrent sur des coussins. L'atmosphère de la rue était lourde de silence et de chaleur. Par la fenêtre ouverte, seul le chant des oiseaux leur parvenait et, au loin, le souffle feutré de la ville. Marquésia avait retrouvé son sérieux et sa petite mine désabusée. Olivier avait envie de la rassurer mais ne savait pas comment s'y prendre. Que lui dire ? Des mots encourageants ? Des banalités ? A présent son idée lui paraissait stupide, néanmoins il étala les livres sur le sol et les ouvrit. Marquesia, sagement, faisait des efforts louables pour essayer de se souvenir, mais la vue des châteaux cathares en couleurs sur les pages de papier glacé ne lui suggéraient rien, sauf une admiration profonde pour les photos et les signes qui les accompagnaient. Olivier comprit subitement qu'elle ne savait probablement pas lire. De toute évidence, elle n'avait aucune notion d'histoire ni de géographie, ignorait qui étaient Louis XVI ou Napoléon. Inutile également de l'interroger sur les mathématiques, ses seules connaissances se limitant à compter sur ses dix doigts.

La radio hurlait des chansons de rock, seul lien rattachant Olivier au monde extérieur. Il lui était vital d'entendre le bruit des instruments, la voix du présentateur et les publicités stupides pour ne pas se sentir sombrer dans un gouffre sans fond. Le silence s'était installé entre eux comme un hôte indésirable. L'air était brûlant, pesant et les gestes lourds pareils à ceux des automates. Lentement, l'ombre du soir s'infiltrait par la fenêtre ouverte, glissait sur le pavé, sur les meubles, sur leur visage et creusait des zones d'ombre dans leurs traits. La caresse du vent tiède du crépuscule apaisait la fatigue et l'angoisse. A mi-chemin entre la lumière crue du jour et le noir de la nuit, suspendus dans une immobilité temporelle qu'ils savouraient comme un répit, ils trouvèrent la force de se faire le cadeau d'un sourire, vite repris, vite effacé, chargé de trop d'interdits.

Olivier se leva, se secoua comme s'ébrouent les animaux après la sieste, pour chasser l'idée d'un rêve impossible. Il s'approcha de la fenêtre. Nul ne venait troubler la quiétude du soir. Il se mit à envier ses deux amis et leur insouciance. Il aurait aimé pouvoir aller danser avec eux dans une boîte de nuit enfumée et s'éclater sous les projecteurs éblouissants, se saouler de rythmes, de musique et de whisky. Quelle idée saugrenue lui passait par la tête pour se laisser envoûter par cette fille bizarre, complètement hallucinée, amnésique, pudique jusqu'au ridicule et qui ne s'intéresserait plus à lui une fois la mémoire retrouvée ? Mais, faisant taire la petite voix raisonnable lui conseillant de se protéger, il se laissa entraîner par une passion qui allait le conduire Dieu seul savait où...

Il eut l'intuition d'un danger, faillit tout laisser tomber, appeler la police et un docteur. La main sur le combiné du téléphone, il était prêt au pire mais les yeux candides de Marquésia firent fondre ses craintes. Devant son regard implorant, tout s'effaça : les projecteurs, les